

Christian Demoulin

De la pratique lacanienne *

J'ai choisi d'aborder la question de la pratique lacanienne à trois niveaux : éthique, technique et clinique. Dans l'option lacanienne, l'éthique spécifie le champ analytique et prime sur la technique, tandis que la clinique, par ses imprévus, oblige à l'invention. J'emploie à dessein l'expression *option lacanienne* que j'emprunte à Colette Soler parce que ce terme *option* renvoie à la question de l'éthique, tandis qu'un terme comme *orientation* me semble renvoyer plutôt à la technique, avec le risque de faire de l'analyste une sorte de fonctionnaire au service d'une certaine technique.

Partons du plus évident. Ce qui spécifie une pratique comme lacanienne, c'est pour le moins de se référer à l'enseignement de Lacan. Un texte des *Écrits* me paraît particulièrement important comme point de départ de notre réflexion. Il s'agit de « Variantes de la cure-type ¹ », texte de 1955. Je ne suis pas de ceux qui jugent dépassés les textes de Lacan des années 1950. Je crois qu'ils peuvent encore nous inspirer d'utiles réflexions. Je remarque d'ailleurs que Lacan lui-même, loin de critiquer son texte de 1955, le reprend en 1968, un an après la « Proposition d'octobre sur la passe », dans une intervention lors d'un congrès de l'École freudienne de Paris sur *Psychanalyse et psychothérapie* ².

Évidemment, Lacan ne pose pas la question de ce qu'est une pratique lacanienne. Il se demande tout simplement ce qu'est une psychanalyse. Et il répond : « C'est la cure qu'on attend d'un psychanalyste. » C'est un critère minimal dont la base est empirique.

* *Psychoanalytische Perspectieven*, Gent, 2001, n° 45, p. 9 -17.

1. J. Lacan, « Variantes de la cure-type », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 323-362.

2. Publiée dans *Lettres de l'EFPP*, n°6, 1969.

C'est, explicitera Lacan en 1969, le seul dont dispose le médecin qui y oriente son patient. Mais cela introduit la question centrale pour Lacan de ce qui spécifie le psychanalyste. C'est l'amorce de la question du désir du psychanalyste, question qui mènera Lacan à inventer le dispositif de la passe pour recueillir un témoignage concernant ce désir chez l'analyste débutant. Une psychanalyse, dès lors, c'est ce qui peut se produire lorsqu'on rencontre le désir du psychanalyste.

Mais revenons au texte de 1955. Lacan critique la conception formaliste de la cure chez les postfreudiens, qui définissent la psychanalyse par l'application stricte d'un règlement concocté par l'IPA. On sait que Freud et les premiers psychanalystes se donnaient beaucoup plus de liberté. S'agit-il pour Lacan de prôner un certain laxisme ? Pas du tout. Lacan oppose au *formalisme pratique* de l'IPA la rigueur *éthique*. Le formalisme pratique, c'est, dit-il, la référence à « ce qui se fait ou bien ne se fait pas ». Mais c'est la rigueur éthique qui définit la cure comme psychanalytique. Sans cette rigueur, insiste-t-il, « une cure, même fourrée de connaissances psychanalytiques, ne saurait être que psychothérapie ».

Cette rigueur éthique n'a rien de compliqué, en apparence. Elle consiste en l'exercice d'une fonction commune à tous les hommes. Pourtant, son usage n'est pas à la portée de tous. Il s'agit tout simplement de « porter la parole ». Élémentaire en apparence, et l'on pourrait objecter que c'est ce que font la plupart des psychothérapeutes. Ne parle-t-on pas de *psychothérapie supportive* comme étant le niveau le plus élémentaire des thérapies ? Faut-il dès lors se démarquer de cette position de Lacan en faisant valoir que nous serions au-delà, partenaires de la pulsion comme on dit de nos jours ? Je crois que c'est une fausse opposition. Si Freud a introduit dans la psychanalyse le terme de pulsion, c'est bien parce qu'il s'agit d'un concept propre au discours analytique. Il désigne la dérive de la libido dans le discours.

Porter la parole, c'est accepter le transfert sans s'en défendre par la suggestion. Pour Lacan, c'est la question de la suggestion qui sépare l'analyse de la thérapie. Dans « Position de l'inconscient ³ », en 1966, Lacan précise, comme suit, les fonctions de l'analyste : sup-

3. J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits, op. cit.*, p. 829-850.

porter le discours du patient, en restaurer l'effet de sens, s'y mettre en cause d'y répondre, comme de se taire aussi bien. Loin de renoncer à son point de vue éthique, Lacan le reformule en 1973 dans *Télévision*, dans le cadre de la théorie des quatre discours, comme éthique du bien-dire, expression qu'il emprunte à Quintilien (*L'institution oratoire*). L'éthique du bien-dire s'oppose à l'éthique du bien du discours du maître auquel renvoie ordinairement la suggestion, éthique du bien qui est le principe même du refoulement.

Une pratique lacanienne est une pratique qui subordonne la technique à l'éthique du bien-dire, et cela a pour conséquence une plus grande liberté de la technique, puisque celle-ci retrouve sa place de moyen là où les postfreudiens semblent en faire, sinon une fin en soi, du moins un principe d'identification de ce qu'est la psychanalyse.

L'analyste porte la parole. Pendant longtemps Lacan a présenté la psychanalyse comme une expérience dialectique. Un texte important, de 1960, en témoigne : « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien ⁴ ». Le terme *dialectique* véhicule beaucoup d'ambiguïtés, de sorte que Lacan a été amené à y renoncer. Mais la question mérite d'être déployée. Il y a une idéalisation du dialogue chez certains philosophes de la communication. Ce serait le fondement de la démocratie. La démocratie moderne est sans doute plutôt en rapport avec le discours du capitaliste, qui met le sujet en position d'agent, comme sujet réduit à l'ensemble vide et donc susceptible d'être représenté par un bulletin de vote pour un autre bulletin de vote. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit en psychanalyse. Notre expérience nous conduit à penser que le pacte ne naît pas du dialogue mais en est la condition. Lorsque le pacte est trahi, le dialogue tourne inévitablement à l'insulte – qui en est le premier et le dernier mot, disait Lacan dans une formule provocatrice.

Il y a un pacte entre l'analysant et l'analyste et l'on peut se poser la question du rapport entre pacte et transfert. Mais la situation analytique accentue la disparité propre à tout dialogue. Un dialogue ne peut être symétrique puisqu'il nécessite que l'un se taise lorsque l'autre parle. Différence fondamentale avec d'autres champs

4. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits*, op. cit., p. 793-827.

comme le scopique, l'olfactif ou le tactile. Je te regarde et tu me regardes, je te renifle et tu me renifles, je te tiens tu me tiens par la barbichette, mais quand je te parle, tais-toi. C'est ce qu'accentue le discours analytique : l'analysant est là comme sujet de l'association libre et l'analyste porte le transfert en portant la parole. Et lorsque l'analyste prend la parole, celle-ci a un statut particulier, c'est l'interprétation.

Mais *dialectique* doit s'entendre autrement, en rapport avec la tradition philosophique, de Socrate et Platon à Hegel et Marx. Évoquons simplement Socrate. Le dialogue socratique n'a rien de symétrique. C'est, au contraire, une maïeutique, une méthode d'accouchement – Socrate faisait valoir qu'il était le fils d'une accoucheuse. Ce dont Socrate fait accoucher son interlocuteur, c'est d'un savoir. Cela nous rapproche de la psychanalyse. Mais il ne s'agit pas d'un savoir sur le désir. Pour que la libido entre en scène, il faut qu'intervienne Alcibiade ivre, comme perturbateur dans *Le Banquet*. Socrate à l'ordinaire fait accoucher son interlocuteur d'un savoir qui se déduit par voie logique de la langue grecque. Il n'a aucune idée de l'inconscient.

La psychanalyse est donc une dialectique particulière, une dialectique du désir qui doit permettre au sujet qui s'y engage de savoir s'il veut ce qu'il désire. En revanche, ce terme ne convient pas lorsque Lacan interroge la psychanalyse comme opération portant sur la jouissance. Il faut peut-être ajouter à *dialectique du désir*, *dérive de la jouissance*, en se référant à la traduction lacanienne de *Trieb* (pulsion) par *dérive*. Cela donne *subversion du sujet*, *dialectique du désir et dérive de la jouissance dans l'inconscient freudien*.

L'analyste porte la parole, cela veut également dire qu'il doit savoir se taire. Cela fait contraste avec le style bavard de l'interprétation systématique chez certains postfreudiens. Mais Lacan a mis plus d'une fois en garde ses élèves contre une sorte de refuge dans le silence, indiquant par exemple qu'il s'agit de ne parler ni trop tôt ni trop tard ou encore que l'interprétation doit être prête. Il ne s'agit pas de se contenter du fait que l'inconscient lui-même interprète dans le travail de la cure.

Jusqu'où l'interprétation doit-elle engager l'analyste, dans sa subjectivité ? Dans « La direction de la cure et les principes de son

pouvoir ⁵ », texte de 1958, Lacan soutient que l'analyste doit payer : payer de mots dans l'interprétation, payer de sa personne en tant qu'il se prête au transfert, mais aussi *payer de ce qu'il y a d'essentiel dans son jugement le plus intime*.

Nous sommes loin d'une position de fonctionnaire de l'inconscient qui en a vu d'autres et qui attend que ça se passe. Il y a dans « Variantes de la cure-type » un passage particulièrement intéressant de ce point de vue parce que Lacan va très loin – trop loin peut-être, la question est ouverte – dans l'implication subjective qu'il attribue à l'analyste. La parole de l'analyste irait jusqu'à révéler la vérité même de son être. Toute la page mérite d'être lue mais je me contente d'un paragraphe : « C'est pourquoi l'analyste doit aspirer à telle maîtrise de sa parole qu'elle soit identique à son être. Car il n'aura pas besoin d'en prononcer beaucoup dans le traitement, voire si peu que c'est à croire qu'il n'en est besoin d'aucune, pour entendre, chaque fois qu'avec l'aide de Dieu, c'est-à-dire du sujet lui-même, il aura mené un traitement à son terme, le sujet lui sortir les paroles mêmes dans lesquelles il reconnaît la loi de son être ⁶. »

C'est un point de vue extrême mais qu'on aurait tort de considérer trop vite comme dépassé. Je suggère plutôt de le rapprocher de ce que Lacan fait valoir en 1968, dans ce congrès sur *Psychanalyse et psychothérapie* ⁷, comme étant la fonction nécessaire du point de manque chez l'analyste : « C'est parce qu'il manque toujours quelque chose à votre clavier que l'analysant, vous ne le trompez pas, parce que c'est justement dans ce qui vous manque qu'il va pouvoir faire basculer ce qui, à lui, lui masque le sien. C'est vous qui lui servirez de dépotoir. » Ces textes ont en commun de souligner le rôle de la subjectivité de l'analyste dans la cure, que ce soit comme jugement le plus intime, comme loi de son être ou comme manque, ce qui fait de l'analyste bien autre chose que le servant d'une technique. De même, le désir de l'analyste ne peut être un semblant de désir simulé par le servant du dispositif de la cure.

La technique est subordonnée à l'éthique et Lacan n'a pas écrit d'article centré sur la technique, sauf « Variantes de la cure-type »,

5. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, op. cit., p. 585-645.

6. J. Lacan, « Variantes de la cure-type », art. cit, p. 359.

7. J. Lacan, *Lettres de l'EFP*, n°6, op. cit.

qui, justement, ramène de la technique à l'éthique. Néanmoins, on trouve chez Lacan nombre de remarques techniques, dispersées dans ses textes et s'inscrivant d'abord dans le cadre du retour à Freud : refus de l'analyse des résistances et accent mis sur les formations de l'inconscient. À cela s'ajoute l'accentuation propre à Lacan de la fonction du signifiant et de sa dominance par rapport au signifié. La fonction de la scansion des séances que Lacan introduit dès 1953 dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ⁸ » est, au départ, l'alternative qu'il invente à l'analyse des résistances. En effet, si Lacan critique l'analyse des résistances fondée sur l'objectivation de la relation imaginaire dans le transfert, il ne nie pas pour autant les résistances. Il s'agit dès lors pour lui de briser le discours pour accoucher la parole. Lacan n'hésite pas à s'inspirer des techniques du bouddhisme zen. Il y a aussi les nombreuses remarques de Lacan sur l'interprétation, selon qu'il la considère comme l'introduction du signifiant qui rend toute la chaîne lisible, ou qu'il considère plutôt qu'il s'agit avec elle de faire des vagues, avec notamment la référence devenue classique à l'interprétation comme citation ou comme énigme, ou encore qu'il s'agit de cerner un réel. Enfin, il y a toute la dimension de l'acte analytique qui conduit Lacan à la question de la passe. En fait, des indications techniques, parfois contradictoires, accompagnent tout le cheminement de Lacan.

Interroger la technique lacanienne mène aussi, inévitablement, à interroger la pratique de Lacan et à en faire un modèle malgré son avertissement : « Faites comme moi, n'imitiez pas. » On oublie la place particulière qu'occupait Lacan dans le transfert et la fonction de relance qu'avait son enseignement, de sorte qu'à vouloir l'imiter on tombe dans la caricature. Je suis convaincu que la pratique de Lacan est inimitable. Lacan d'ailleurs soutenait que l'analyse ne se transmettait pas et que chaque analyste devait réinventer son rapport à l'inconscient. L'analyse dite didactique doit permettre à l'analyste d'inventer son style. Malgré cela, au fil du temps, une sorte de technique lacanienne standard a eu tendance à s'imposer dans l'opinion des analystes. On retombe dans « ce qui se fait ou bien ne se fait pas »

8. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits, op. cit.*, p. 237-322.

quand on se veut lacanien. C'est sans doute en partie inévitable. Mais si je suis parti de « Variantes de la cure-type », c'est parce que je crains qu'une fermeture sur une nouvelle orthodoxie nous empêche de répondre aux défis toujours nouveaux de la clinique.

On le dit de toute part, il y a une nouvelle clinique, liée au malaise de la civilisation d'aujourd'hui. Ce malaise, on l'aborde de diverses façons, mettant l'accent sur le déclin du patriarcat destitué par le discours de la science et la démocratie, ainsi que sur la subversion du discours du maître par le discours du capitaliste. Il y a une sorte d'accélération de l'histoire, que Lacan semble avoir pressentie dans les années 1970. Dans *Télévision*⁹ (1973), il évoque « l'égarement de notre jouissance » et la « précarité de notre mode, qui désormais ne se situe que du plus-de-jouir ».

La nouvelle clinique, c'est la clinique de l'égarement de la jouissance et de la capture par les plus-de-jouir de la société de consommation. Colette Soler a épinglé la position d'un tel sujet du terme de *narcynisme*, lequel condense narcissisme et cynisme. Le narcynique est celui qui gagne dans la compétition généralisée du capitalisme et sa quête du plus-de-jouir. L'envers de narcynique, c'est le dépressif, auquel on propose alors le recours au dopage antidépresseur pour reconquérir une place dans la compétition narcynique.

À propos de la *Comédie humaine* de Balzac décrivant la société capitaliste du XIX^e siècle, Lacan proposait le terme de « volonté de jouissance ». Mais il reste chez Balzac une place pour l'amour. Houellebecq a écrit un roman joliment intitulé *Extension du domaine de la lutte*¹⁰ pour décrire une sexualité tout entière subordonnée aux impératifs de la compétition sociale, ce qui dès lors ne laisse plus de place à l'amour. Dans la société que décrit Houellebecq, la volonté de jouissance semble être la seule règle de conduite. C'est la description d'un monde où, comme le prophétisait Lacan, la psychanalyse a rendu les armes devant l'impasse croissante de la civilisation.

Le discours du psychanalyste est l'envers du discours du maître. Il permet de réinterroger celui-ci et de lever les refoulements

9. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974.

10. M. Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, J'ai lu, 1997.

de la névrose. Mais si les patients sont non plus dans le discours du maître mais dans le discours du capitaliste, de sorte que leur problème ressort non plus du refoulement mais de l'égarement de la jouissance, on peut se demander si le modèle de la névrose reste d'actualité et si la psychanalyse reste possible. J'ai eu l'occasion de rencontrer récemment le psychanalyste américain Otto Kernberg. Sa position me semble claire. Il considère dans un grand nombre de cas qu'il s'agit non plus de névrose mais de personnalités *borderline*. Il substitue à la psychanalyse une *psychothérapie dynamique* qui me paraît être un traitement par le discours du maître. C'est logique : il s'agit de repasser du discours du capitaliste au discours du maître pour restaurer une identité au sujet égaré. Pour la psychanalyse, on verra après, éventuellement. L'analyse est reportée à un futur indéterminé.

Il est de bon ton de mépriser Kernberg dans les milieux lacaniens, mais certains lacaniens proposent en réalité une réponse assez proche, en élargissant considérablement le domaine des psychoses. Là où Kernberg dirait *personnalité borderline*, ils disent *psychose non déclenchée* avec la même conséquence, théorisée autrement : on prône le recours au discours du maître pour endiguer la jouissance. Dans les deux cas, il y a capitulation en rase campagne du discours psychanalytique, ce qui n'empêche pas le psychanalyste de se retrouver partout, à soutenir toutes sortes de pratiques. Mais alors, remarquait Lacan en 1968, « à force d'être le psychanalyste et de ne pas faire de psychanalyse, est-ce que nous sommes toujours le psychanalyste ¹¹ ? ». Et il évoque la *présence lamentable* du psychanalyste dans le monde contemporain, présence qui cherche à compenser les carences de sa théorie.

À nous de réinventer la psychanalyse pour répondre aux défis de la nouvelle clinique sans céder sur notre éthique. Cette clinique des égarements de la jouissance se décline en toxicomanies diverses, assuétude au jeu, anorexie-boulimie, transsexualisme, automutilations, dépression et tendances suicidaires. Comment ne pas percevoir derrière l'égarement de la jouissance le profond malaise du désir ? La voie analytique est non pas de ramener la jouissance dans les rails de

11. J. Lacan, *Lettres de l'EFPP*, n° 6, *op. cit.*

la sagesse des maîtres, mais de permettre au sujet d'interroger son être de désir au-delà de l'engluement de ce désir dans les plus-de-jouer de la société de consommation. Cela implique que le patient puisse rencontrer un psychanalyste, c'est-à-dire un homme de parole, car – je reviens à ce que disait Lacan dans « Variantes de la cure-type » – « l'analyste doit savoir qu'il ne peut être que lui-même dans ses paroles ».